

PUF, 2014

Nicolas Rouvière

Préface d'Anne Goscinny

Le Complexe d'Obélix

ISBN 978-2-13-06

273 pages

19 €

EXISTE AUSSI EN VERSION NUMÉRIQUE

## LE COMPLEXE D'OBÉLIX

Nicolas Rouvière, spécialiste de la bande dessinée, maître de conférences à l'ESPE de Grenoble, revient pour la troisième fois par le livre sur le phénomène Astérix. Cependant, après avoir éclairé *Les Lumières de la civilisation* (2006) et disséqué *La Parodie des identités* (2008), il se centre ici sur le seul personnage du guerrier Obélix, figure emblématique et permanente de la série mais dont le nom passe toujours au second plan. Souvenons-nous qu'il faut attendre le 23<sup>e</sup> album pour mentionner l'invincible livreur de menhirs dans le titre, et que cela ne s'est reproduit qu'une fois depuis. Pourtant, son omniprésence, son pouvoir comique, l'évidente importance des jeux psychologiques avec Astérix, et le témoignage d'Uderzo sur son attachement à ce qu'il considère comme sa création, tout justifie de se centrer sur Obélix. Le titre l'évoque dans un écho freudien, le travail de Nicolas Rouvière sera ici moins historique ou littéraire que psychanalytique et anthropologique, et les clés de l'étude sont clairement mentionnées comme se trouvant chez Freud, Lacan, René Girard, Marcel Gauchet et Pierre Legendre. Ce dernier, très fréquemment convoqué, est même posé, p.243 par exemple, comme aboutissement de cette lignée de penseurs. Anne Goscinny, qui signe une préface émouvante et incisive, avertit le lecteur du trouble qu'il y a à s'engager dans cette voie, rejoignant la conclusion de Nicolas Rouvière : non, les auteurs n'ont jamais voulu dire ça. Évoquant la différence de sa démarche d'avec celle de Serge Tisseron sur Tintin, l'auteur travaille sur l'inconscient de l'œuvre et non de ses auteurs. Le village gaulois, en tant qu'univers autonome, et ses personnages, ayant pris substance, passent ici sur le divan et dans les filtres de la déconstruction.

Le guerrier roux aux longues tresses est d'abord abordé au prisme des approches infantiles, puis de son regard narcissique, enfin comme clé d'interprétation anthropologique de l'univers d'Astérix : un « révélateur », un « réactif » au sens chimique du terme.

La première partie aborde ainsi systématiquement les aspects enfantins du personnage, et la modélisation des processus psychiques de l'enfant qu'il illustre. Obélix est ainsi décrit en quasi-cas d'école : immature, agressif, inséparable de son menhir-doudou, de son animal de compagnie (Idéfix), découvrant le langage et le monde avec une naïveté qui le révèle, comme « la vérité sort de la bouche des enfants ». De longs développements mènent à la question de la généalogie cachée et du manque du père : on remarquera que Nicolas Rouvière précise ne pas prendre en compte les albums signés Uderzo seul. Or, justement, les parents d'Obélix décrits dans *La Traviata* auraient offert une suite intéressante à cette approche. À se centrer sur Obélix, l'auteur limite des remarques qui valent pour tout le village (aucun adulte n'y a de parents présents, par exemple).

La deuxième partie aborde un Obélix plus adulte dans ses fonctions, notamment son rapport aux femmes, au pouvoir, au statut social. Testant les théories anthropologiques, Nicolas Rouvière affirme la prééminence de relations ternaires qui construisent les crises. Ainsi, l'exemple pris sur Gaulois/Belges rivaux mais unis contre César, et le rôle de perturbateur de l'équilibre Gaulois/Romains, joué par Détritrus et par le Devin invoqués par Nicolas Rouvière, résonnent avec sa théorie.

Enfin, la dernière partie permet d'élargir l'étude, étendant les problèmes d'Obélix au village : de l'individu au corps social. Société immature et pourtant capable de construction, réglée, violente, mais habitée de courants politiques dominés par l'individu, le village n'est

pas une utopie mais un prolongement du corps des héros.

Tout au long de ces réflexions, l'auteur appuie sa recherche sur de nombreuses citations et analyses des scènes. Le rapprochement avec les autres œuvres de Goscinny (Nicolas, Lucky Luke, Iznogoud, Spaghetti...) fait regretter que le pendant graphique avec les œuvres d'Uderzo n'ait pas été tenté (Belloy me paraissant un proto-Obélix par bien des aspects). De même, la référence bien connue d'Uderzo au personnage de Lenny de *Des souris et des hommes*, qui pourrait appuyer les deux premières parties de l'étude, semble un peu sous-exploitée.

C'est tout le parcours singulier et délicat tenté ici par Nicolas Rouvière, de se concentrer sur l'œuvre publiée et vue comme « autonome », non sur son péri-texte, ses commentaires et ses auteurs. Dans cet essai, il a tenté de renouveler complètement son approche et sa grille de lecture de la série, et de faire se tester mutuellement le plus grand succès de la bande dessinée européenne et la chaîne des théories psychanalytiques et anthropologiques. Ce qu'il y a de procédé dans cette démarche montre en même temps comment faire apparaître certains des éléments d'un « système de la bande dessinée » pour reprendre le titre d'un ouvrage sémiologique de Thierry Groensteen. Les stéréotypes de certains personnages trouvent une résonance par rapport à cette construction inachevée de l'enfant. Ce n'est sûrement pas un hasard que cela se produise dans cette œuvre pour la jeunesse... Peut être l'objet d'une future étude?

Olivier Piffault



ABF, 2014  
MÉDIATHÈMES

Dir. Anne-Gaëlle Gaudion  
et Nicolas Périssé

**Jeux vidéo en bibliothèque**

ISBN 978-2-900177-39-6

**179 pages**

**32 €**

## JEUX VIDÉO EN BIBLIOTHÈQUE

Ce manuel était attendu et vient combler un manque évident, en fournissant un outil très complet et bien à jour sur le sujet. Il permettra aux professionnels de rassembler les connaissances essentielles pour la définition d'une offre vidéoludique en bibliothèque, et pour sa construction marketing par rapport au public comme aux tutelles. C'est aussi, reconnaissons-le, la limite de l'exercice : pour plus de détails sur l'histoire comme sur les contenus, genres, etc., et pour une réflexion plus large ou affinée sur la sociologie, l'économie ou la technologie, le lecteur devra se tourner vers la bibliographie, fort bien faite, et les nombreux sites Internet spécialisés.

L'équipe rassemblée pour cette entreprise est constituée des professionnels bien connus, tous bibliothécaires sauf Yann Leroux, qui anime le groupe Hybrides de l'ABF, le blog jvbib.com, et le groupe Facebook du même nom, liés pour certains à l'association MO5.COM.

On peut certes regretter l'absence de personnalités du jeu (créateurs, éditeurs, critiques, gamers) ou d'universitaires ou chercheurs, nombreux à travailler le domaine, qui auraient remis en perspective les enjeux et pratiques bibliothéconomiques par rapport à la « real life », mais c'est la loi d'un tel manuel.

L'ouvrage s'organise en trois parties claires et faciles d'usage. La première apporte la culture générale sur le jeu vidéo, dans une série de bonnes synthèses sur l'histoire, le concept, le marché, y compris les matériels. Les genres font l'objet d'une tentative de typologie qui se heurte un peu au métissage d'une industrie très consciente de la culture des joueurs, et à l'évolution récente du marketing, mais cela donne les clés d'interprétation.

Les « polémiques » classiques soulevées (violence, addiction, rapport éducatif ou valeur artistique...) sont traitées, amenant la question des publics. L'évocation du jeu sur terminaux mobiles permet d'effleurer la question du grand fourre-tout (entre *GTAV* et *Candy-Crush*), qui doit justement être tranchée dans la construction d'une offre en médiathèque.

La deuxième partie pourrait s'appeler « Mode d'emploi », abordant marketing, droit, offres possibles, médiations et services auprès du public présent, et rapport aux autres supports. C'est clair et illustré de courts exemples descriptifs, des exemples de chartes et documents d'accompagnement, de récits d'expériences d'animation. On aurait aimé voir développé l'aspect stratégique, en lien avec les publics absents par exemple, et distanciée un peu la notion de « troisième lieu ».

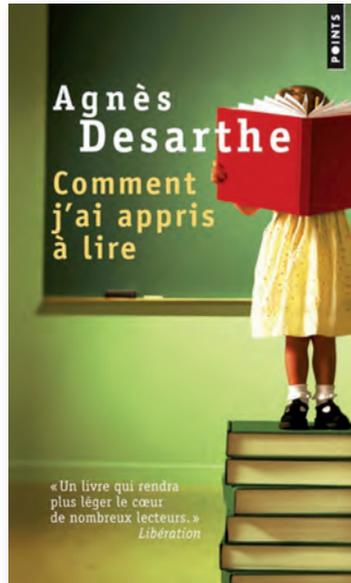
L'ouvrage se termine sur un bloc d'infos utiles, pistes de lectures, glossaire, sites, organismes et événements ressources...

Saluons enfin le réjouissant repérage en miroir des bibliothèques dans les jeux vidéos, opéré par Céline Meneghin : symbole d'un livre sérieux sur un univers plein de surprises.

Olivier Piffault

**Apprendre à lire a été, pour moi, une des choses les plus faciles et les plus difficiles. Cela s'est passé très vite, en quelques semaines ; mais aussi très lentement, sur plusieurs décennies**

Agnès Desarthe



STOCK, 2013  
GRISE [OU] POINTS

**Agnès Desarthe**  
**Comment j'ai appris à lire**

ISBN 978-2-234-07166-7  
ISBN 978-2-7578-3843-3

**172 pages ou 146 pages**

**17 € ou 5,70 €**

**EXISTE AUSSI EN VERSION NUMÉRIQUE**

## COMMENT J'AI APPRIS À LIRE

Dans son dernier essai, Agnès Desarthe enquête sur sa relation à la lecture, aux livres et à la littérature. Au fil des chapitres, l'auteure retrace une remarquable réussite scolaire qui a conduit à l'École normale supérieure. Pourtant, dès son entrée à l'école primaire, alors qu'elle réalise que la combinatoire est facile, les livres lui posent problème.

Au CP, le manuel de lecture l'intrigue. Le très célèbre *Daniel et Valérie* est pour elle « gorgé d'énigmes » tant les situations qu'il retrace sont éloignées de sa vie de petite fille : même constat navré pour le manuel *Grain d'aile* au CE2, pour les livres de La Bibliothèque Verte ou Rose, et la collection Rouge et or ; même rejet pour des histoires trop réalistes qui mettent en scène des héros trop lisses et trop héroïques. « Je me sens rabaissée par ces lectures » écrit-elle de manière définitive. Seul trouve grâce à ses yeux un album illustré de « Riquet à la Houppe » dont elle apprécie le décalage avec le quotidien. Mais la fillette le répète : elle n'aime pas lire.

Peu à peu se dégage l'idée qu'elle déteste l'ordinaire. Rien d'étonnant alors à ce que les poètes, en particulier Rimbaud, Apollinaire, Baudelaire, figurent en bonne place dans sa mémoire de jeune lectrice. Son amour pour les sonorités de la langue la conduit à admirer *Le Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras. Sa fascination esthétique pour le titre, pour la scansion de chaque phrase l'intéresse beaucoup plus que de savoir de quoi ça parle. Duras fait aller la langue nue, dit-elle.

.../...

Au moment où elle découvre avec plaisir Prévert ou Camus, elle comprend que le goût pour ces auteurs fait sourire les gens qui s'estiment lettrés. Elle fera souvent « l'expérience répugnante de la lecture comme acte social, comme acte mondain ».

Par ses ascendants familiaux, le français était la langue d'arrivée, une « langue déconsidérée ». Au fil des pages, on comprend que ce « Je n'aime pas lire » initial sonne comme une forme de loyauté à sa famille. Loyauté au père tout d'abord pour qui le français ne pouvait restituer la beauté de la langue arabe. Ce père, le pédiatre Aldo Naouri, souvent cité mais jamais nommé, est né en Lybie. Il est arrivé en France dans les années 1960 en pleine guerre d'Algérie, pays où il a grandi. Loyauté à la mère aussi à qui le livre est dédié. Sa mère est née en France, de parents émigrés de Russie dans les années 1930. Le grand-père maternel n'est pas revenu d'Auschwitz. Pour la fillette, la langue française était liée aux Français c'est-à-dire à ceux qui combattaient en Algérie et à ceux qui avaient construit le camp de Drancy. « Le français je le refusais, il n'était pas question qu'il entre en moi ».

Agnès Desarthe s'attarde sur son étonnante scolarité primaire dans une école de garçons. Avec le recul, il semble que, d'une certaine manière, le sentiment de danger ressenti dans la cour de récréation quand les garçons cherchent à embêter les filles, est comparable, dans son esprit d'enfant, aux persécutions nazies. En tirant ce fil de l'écheveau, elle rattache cet événement traumatisant à une interrogation plus générale sur la place de la femme dans la société et sur la place des femmes de sa famille (« femme soumise vs femme savante ») qui lui a été révélée par la lecture de Singer.

Si la lecture a longtemps été problématique pour Agnès Desarthe, il n'en fut pas de même pour l'écriture : chez elle, l'écriture précède la lecture. Dès l'âge de six ans, elle aime écrire des histoires, des contes, des poèmes, des nouvelles. Ses écrits font l'admiration de ses parents. Plus tard, elle copie le texte de *Madame Bovary* pour être au plus près de ce qu'a voulu Flaubert. Elle fait ainsi l'expérience des imparfaits du subjonctif et de leur précision.

L'héroïne de Flaubert est une des « madame B » qui ponctuent le parcours d'Agnès Desarthe dans son apprentissage de la lecture avec madame Bessis, son institutrice de maternelle, madame Barbéris, son professeur de français en khâgne et enfin Geneviève Brisac qui l'engage comme traductrice.

L'écriture et la traduction ont conduit à la lecture. « À présent quand j'ai un texte entre les mains, je suis l'intrigue, j'évalue les présupposés, j'entends le rythme, je repère les références, je perçois les échos ». *Comment j'ai appris à lire* passe donc par un comment j'ai appris à traduire pour arriver à comment je suis devenue écrivain.

C'est ce passionnant parcours que nous devons à Capucine Ruat, éditrice chez Stock, qui a passé commande de cet ouvrage très personnel à Agnès Desarthe.

Christa Delahaye

↓  
Couverture du livret de L'École des loisirs consacré à Agnès Desarthe dans la collection « Mon écrivain préféré ».



Agnès Desarthe